

La singulière pluralité de Marilyn Lerner

Dominique Denis

Number 122, Spring 2004

L'art au féminin

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40907ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Denis, D. (2004). La singulière pluralité de Marilyn Lerner. *Liaison*, (122), 27–27.

La singulière pluralité

DE MARILYN LERNER

Dominique DENIS



« LE XXI^e SIÈCLE SERA SPIRITUEL OU NE SERA PAS »

(ANDRÉ MALRAUX)

« LA BEAUTÉ SERA CONVULSIVE »

(ANDRÉ BRETON)

DEPUIS UNE SEMAINE, je jongle avec ces deux citations, dans l'espoir qu'elles m'aideront à cerner Marilyn Lerner. Mais la pianiste montréalaise (de naissance) et torontoise (d'adoption), qui se définit volontiers comme une « romantique expérimentale », ne tombe pas dans le piège. Si je lui demandais de choisir entre Malraux et Breton, elle répondrait probablement que l'artiste doit aspirer à la spiritualité *et* à la beauté convulsive, ce qu'illustre son cheminement professionnel.

On pourrait voir dans ce refus de cloisonnement une réaction à l'homogénéité étouffante de cette enclave juive du West Island de Montréal, à laquelle Lerner échappe à 17 ans. En fait, sa quête débute plusieurs années auparavant, à l'École de musique Vincent-d'Indy de Montréal, où une religieuse nonagénaire, sœur Madeleine Marie, inculque à la gamine de neuf ans un amour de la musique qui déborde le solfège et la technique. « La première chose qu'elle m'a enseignée », se souvient Lerner, « c'est l'importance d'*aimer* les notes. Nous parlions de musique avec des métaphores spirituelles ».

En 1977, Lerner fait ses débuts professionnels à Toronto, accompagnant la chanteuse franco-ontarienne Marie-Lynn Hammond. Dans un relatif anonymat qui sied à sa nature, elle apprivoise la scène et peaufine son approche de la composition. « Marilyn possède une extraordinaire capacité d'invention, estime Hammond. Elle a de grandes oreilles, comme disent les musiciens anglophones. »

Au fil des découvertes et des collaborations, ces oreilles puisent à toutes les sources, trouvant la complémentarité là où d'autres ne verraient que contradictions. « Ce ne sont pas les notes des grands compositeurs qui m'ont influencée, précise-t-elle. C'est leur conception de la musique qui m'a forcée à me demander quelle était *ma* conception. » Empruntant à la palette de Duke Ellington, à l'angularité de Bartok et aux manipulations sonores de John Cage, Lerner étend son vocabulaire stylistique – et émotionnel – pour mieux répondre aux exigences de chaque situation.

Fascinée par la musique afro-cubaine (qu'elle étudie à l'Université York), Lerner se retrouve à La Havane en 1997 pour y enregistrer *Birds Are Returning* en compagnie de la saxophoniste Jane Bunnett. Ce fertile dépaysement entraîne une nouvelle prise de conscience. « J'ai constaté que les musiciens cubains avaient une connaissance intime de leur propre culture. C'était comme s'ils m'accueillaient dans leur musique. Ça m'a poussée à me demander : Est-ce que je serai toujours l'invitée à la fête des autres ? Quand pourrai-je accueillir les autres à *ma* fête ? »

L'effervescence des nouvelles musiques juives lui en donne bientôt l'occasion. Dès 1998, Lerner rejoint le Flying Bulgar Klezmer Band, l'irrévérencieuse institution torontoise, et fonde From Both Ends Of The Earth, qui balise un espace d'improvisation cubano-jazz *et* judéo-arabe. Plus intimiste, son duo avec le chanteur Dave Wall actualise la tradition du *lied* yiddish. Tout en attribuant sa familiarité avec cette musique à sa « mémoire génétique », Lerner sait que son identité n'a de sens que si elle ouvre la porte au dialogue. « Plus j'explore mes racines juives, plus je deviens consciente de l'universalité du discours musical – et moins je suis nationaliste. »

En juillet dernier, un stage klezmer à Weimar lui fournit l'occasion de mettre sa philosophie à l'essai. Elle y accueille un public majoritairement jeune et allemand, qui aborde cette tradition avec un mélange de curiosité intellectuelle et de remords historique. « Dans ma classe, il y avait une jeune femme dont la grand-mère avait été garde SS dans les camps de concentration. J'étais fascinée par le visage de cette Allemande qui chantait en yiddish, sachant que deux générations plus tôt, elle m'aurait probablement tuée. »

Lorsque les étudiants lui demandent comment aborder cette musique sans l'offenser, Lerner répond que la seule solution – valable autant pour le klezmer que la musique indienne ou le jazz – est d'investir leur propre bagage dans l'acte créateur ; bref, d'offrir quelque chose en retour. « Quand on enseigne, on reçoit autant qu'on donne. On doit lutter contre les disjonctions culturelles, et en même temps, on trouve des liens. Ça se résume à la capacité de simultanément tenir plusieurs choses entre ses mains, à reconnaître que tout est différent et pareil à la fois. » ■

Chroniqueur musical depuis une douzaine d'années, Dominique Denis consacre sa matière grise à la rédaction de critiques hebdomadaires dans L'Express de Toronto, lorsqu'il n'anime pas Mélofolie, une émission d'été sur les ondes de la Chaîne culturelle de Radio-Canada.